

Thomas Bernhard, *Perturbation* (1967)

Il avait, dit le prince, fait un rêve la nuit passée. « Dans ce rêve, dit-il, j'ai pu voir se dérouler lentement *de très loin en contrebas* jusque *très loin en haut*, une feuille de papier sur laquelle mon propre fils a écrit quelque chose de sa main. Je vois chaque mot que mon fils *écrit* sur la feuille de papier, dit le prince, c'est la main de mon fils qui écrit cela. Mon fils écrit : M'étant réfugié dans les allégories scientifiques, il me semblait que j'avais triomphé une fois pour toutes de mon père, comme on triomphe d'une maladie infectieuse. Mais je vois à présent que cette maladie est, au sens élémentaire du terme, une maladie mortelle à laquelle chacun succombe, sans exception. Huit mois après le suicide de mon père – notez bien, docteur, après le suicide ! Après mon suicide, écrit mon fils, après mon suicide ! – huit mois après le suicide du père, tout est pratiquement ruiné, et je puis dire que c'est *moi* qui ai ruiné tout cela, je puis dire que c'est *moi* qui ai ruiné Hochgobernitz ! écrit mon fils, et il écrit encore : C'est *moi* qui ai ruiné cette splendide exploitation, ce monstrueux *anachronisme* agricole et forestier ! pour la première fois, je vois soudain, écrit mon fils, dit le prince, qu'en liquidant cette exploitation, en dépit du fait ou précisément parce qu'elle est la meilleure, je mets en pratique ma théorie, voilà ce qu'écrit mon fils ! dit le prince, pour la première fois, je suis parvenu au stade de la réalisation, écrit mon fils. Du bureau, je vois arriver Moser, écrit-il (Moser est le secrétaire communal), cet homme haï de moi s'approche, écrit mon fils, je me dis. Je sais ce qu'il veut mais il pourrait aussi vouloir autre chose, non, il tente le coup pour la troisième fois ! cela fait trois fois déjà que j'observe Moser, écrit mon fils, dit le prince, le brouillard

S'étant dissipé, identique à lui-même, effectivement absolument identique au brouillard anglais et spécialement londonien, je vois à présent, par la fenêtre du bureau, jusque tout en bas de la forêt, l'ensemble du terrain bordé de forêt qui s'étend de l'autre côté de la fenêtre, quand je regarde au dehors, je détourne mon regard de ma peur élémentaire personnelle, écrit mon fils, il ne se passe en réalité, écrit-il, probablement du fait de l'antipathie encore plus intense que je ressens, depuis mon retour d'Angleterre, contre moi-même et contre tout, du fait aussi de ma solitude effectivement plus ou moins fantasmatique et pourtant désastreuse, de ma *peur dégradante* d'être surpris par *l'intrusion* de Moser, qui plus est dans une position fatale en rapport avec peur des modifications rapides qui affectent continuellement ma nature physique et mentale, écrit mon fils, il ne se passe en vérité pas une minute que je ne regarde par la fenêtre ; toutes les deux ou trois minutes au moins, je regarde par la fenêtre et scrute le paysage pour m'assurer que rien ne bouge dans la forêt, car il arrive souvent, écrit mon fils, que quelqu'un se cache dans la forêt et attende de ne plus se sentir observé pour sortir de l'immobilité, à laquelle il s'est astreint par ruse afin de se confondre avec les arbres entre lesquels il se tient, et se mouvoir alors très vite, pour ne pas dire avec une incroyable rapidité, en direction de sa proie. Effectivement, écrit mon fils, le secrétaire communal

Moser devait être resté pendant un long moment immobile entre les arbres, tout en lui, comme il grimpeait droit vers le château, indiquait qu'il s'était ménagé un certain temps d'immobilité pour réfléchir à son projet et donc à quelque chose ayant trait à ma personne, à mûrir dans sa tête un plan me concernant, naturellement dans le but de me nuire... Au premier coup d'œil, écrit mon fils, j'ai trouvé le bonhomme suspect, suspect, et depuis il ne m'a constamment inspiré que dégoût, moins d'ailleurs à cause de son ignoble *masse corporelle* qu'à cause de la bassesse de son *état d'esprit* qui fait que toute la mauveté de ses catégories, ravalées au degré d'abjection suprême, paraît se liguer en lui pour constituer un unique et permanent danger public, vous entendez, docteur, voilà ce qu'écrit mon fils. Il écrit : Pour mon père, cet homme n'existait même pas – le fait étant que toute sa supériorité repose sur cet air de *mélancolie ignoble et particulièrement redoutable* qui lui permet dans tous les cas et sur tous les points de convaincre de mensonge le monde des hommes tout entier – mais pour ma part, je n'ai jamais réussi à me soustraire entièrement à ce criminel au quotidien qui jouit pourtant d'une totale liberté de mouvement et n'a jamais eu maille à partir avec la justice, et n'aura d'ailleurs jamais maille à partir avec la justice, pour la bonne raison que le monde des hommes est trop bête. J'ai effectivement observé ce Moser déjà bien avant qu'il soit sorti du bois, et je sais même avec certitude, écrit mon fils, que j'ai commencé à l'observer au moment où je suis tombé, au cours de ma lecture d'aujourd'hui, sur la phrase la plus dangereusement irritante qui dit que *dans les révolutions bourgeoises, l'effusion de sang et la terreur, l'assassinat politique ont été les armes indispensables aux mains des classes montantes*, vous entendez, docteur, vous entendez, d'abord, entre les pins un mouvement d'une durée infirme, à la limite de ce que l'œil peut percevoir, ensuite, après deux ou trois minutes quand, selon mon habitude, je regarde de nouveau par la fenêtre, le voilà qui court déjà à travers le pré, le long du mur extérieur du château, je reconnais aussitôt le secrétaire communal Moser et je me dis *l'incarnation de la trivialité en mouvement*, et je me lève alors pour me rendre dans l'antichambre, écrit mon fils, et je ferme la porte d'entrée que j'avais laissée grande ouverte à cause de la chaleur subite, que j'ai probablement laissée *trop longtemps* ouverte parce qu'il fait subitement de nouveau *froid*, il faut posséder dans cette maison, si l'on ne veut avoir ni trop chaud ni trop froid, un sens très affiné du moment où il convient *d'ouvrir* portes et fenêtres et du moment où il convient de les *refermer*, et chaque fenêtre et chaque porte exige un autre rythme d'ouverture et de fermeture, dit le prince, et le temps ici, je le vois bien, à la différence du temps en Angleterre, change complètement d'une heure à l'autre, et il y aurait de quoi devenir fou si l'on s'avisait de s'initier à cette science impénétrable. Comme je vais pour fermer la porte, dit le prince, écrit mon fils, après avoir été si subitement dérangé dans ma lecture, arraché à elle sorte que je ne n'ai plus su tout à coup à quoi pouvait bien être bonne une phrase comme celle que je venais, à ma manière, de multiplier et de diviser près d'une centaine de fois, et cette deuxième que je répétais encore et toujours à haute et intelligible voix, à savoir que *la révolution prolétarienne respecte la vie humaine et n'a pas*

besoin de la terreur pour atteindre ses objectifs, je pense, tout en fermant la porte, que je ne vais pas laisser entrer le secrétaire communal Moser. Je ferme les rideaux, écrit mon fils, dit le prince, après tout, je puis n'être pas là, écrit-il, et il écrit, je ferme effectivement les rideaux mais, aussitôt après, je les rouvre parce qu'il me semble ridicule de les fermer à cause du secrétaire communal Moser, mais, ai-je pensé, le secrétaire communal Moser exerce-t-il donc déjà, sur un Saurau, un ascendant tel que je doive lui jouer une comédie ? *lui et me* jouer une comédie ? que je doive fermer les rideaux à son approche, fermer la porte à son approche ... et j'écarte donc les rideaux aussi largement que possible et je sors dans l'antichambre, et j'ouvre grande la porte. Soudain, il fait de nouveau chaud, Moser ne se trouve plus qu'à quelque cent pas, il a déjà franchi le mur intérieur, avance plus lentement à présent, tout à l'heure encore j'ai été surpris de voir à quelle allure Moser a traversé le pré, c'est qu'on le dit malade du cœur et le fait est, comme je le sais, qu'il s'offre annuellement, aux frais de la caisse régionale d'assurance maladie, un ou deux séjours de plusieurs semaines à Holzöster, dans une institution pour cardiaques, sur le mur intérieur, il a marché plus vite encore que précédemment, à travers le pré qui n'a pas été fauché depuis huit mois, aussi longtemps que je vivrai, ai-je pensé, et cela m'a fait repensé à ma *réalisation*, écrit mon fils, dit le prince, à mon triomphe, à ma théorie : aussi longtemps que j'existerai, ce pré ne sera plus fauché, aussi longtemps que j'existerai, on ne fera plus rien qui *doive* être utile sur ces terres, et je pense : sur mes ! sur mes ! terres, plus rien, plus rien, vous entendez, docteur, plus rien, plus rien, dit le prince, ces terres, désormais, ne seront plus que des terres totalement inutiles... Moser incarne de façon typique la trivialité et la bassesse de l'État, aux yeux de Moser, il y a des preuves pour tout sauf pour ce qui pourrait ressembler à un idéal, il incarne une réalité qu'aucune tête ne peut ignorer totalement, à savoir que l'homme est bas et trivial et que son créateur, en tant que créateur, est encore plus bas et plus trivial que lui. *Moser disqualifie le monde et son créateur*. Et soudain je pense, écrit mon fils, n'est-il pas pitoyable de jouer la comédie devant un Moser ? j'aurais dû l'accueillir ici même, à la porte, au lieu de quoi je me vois tracassé par les pensées les plus ridicules au sujet de Moser, mais non, écrit mon fils, je ne l'accueille pas à la porte, ce qui démontre d'ailleurs mon insuffisance, car s'il n'y avait eu, aussi minime et bizarre qu'elle soit, la peur secrète que m'inspire Moser, j'aurais dû rester assis à ma table, dans mon bureau, et j'aurais dû accueillir Moser à l'endroit même où *je me trouvais* avant de découvrir Moser. Dire que ce secrétaire communal, qui m'apparaît comme un crétin dès que je pense à lui, sans toutefois que je me sois jamais avisé de lui appliquer ce qualificatif à haute voix, dire que ce Moser, je suis incapable de lui tenir tête, *un Saurau incapable de tenir tête à un Moser !* mais il n'y avait plus moyen de me réhabiliter et peu importait donc où j'accueillerais le secrétaire communal, à la porte d'entrée ou dans mon bureau, cela revenait du pareil au même, et je pense que le bonhomme fait partie de ceux qui, tombant sur une porte non verrouillée, pénètrent sans aucune forme de procès dans une maison et même dans un château et, une fois dans les lieux, ouvrent une porte après

l'autre en s'enquérant hypocritement s'il y a quelqu'un. Mais Moser, écrit mon fils, sait que lorsque je ne passe pas mon temps à dormir, je suis dans mon bureau, d'où il sait cela, je ne le sais pas, mais je sais qu'il le sait. Moser est le type d'homme qui sait par principe tout ce qui lui est utile. Il lui importe de savoir, écrit mon fils, que lorsque je ne dors pas, je suis dans mon bureau, à cause de la vue, et non dans la bibliothèque, de savoir aussi très précisément à quelle fin je suis dans bureau, à savoir afin de m'y livrer à la lecture, la dernière fois déjà il m'a arraché à ma lecture : Schumpeter, Rosa Luxemburg, More, Zetkin ! autrement dit de savoir, et c'est le plus important pour lui, que je ne suis pas au bureau, comme feu mon père, pour ajouter une pierre au domaine, le fait étant que le plan qui consiste à le ruiner, à ruiner tout le domaine, vous entendez, docteur, à ruiner tout le domaine, vous entendez, docteur, à ruiner tout le domaine ne saurait être considéré comme une pierre de plus ajoutée au domaine Saurau ! cette méditation, de mon côté, sur le formidable étonnement d'avoir à se venger de son père... répare une injustice séculaire, pour ne pas dire millénaire, au sujet de laquelle j'ai d'ailleurs tout le temps de me perdre en conjectures ; ce gigantesque domaine agricole paternel m'est apparu toujours davantage comme une erreur sans limites, ai-je pensé, écrit mon fils. Je lis au bureau, écrit-il, et ça me dégoûte autant que le reste, mais je lis. La lecture est encore le plus supportable de mes dégoûts. Pour Moser, c'est un avantage, écrit mon fils, de savoir entre autres que je me tiens au bureau *pour lire*. Le ridicule qui consiste à lire parmi des centaines de classeurs et de machines à calculer agricoles et forestiers, dans et sur lesquels on ne classe plus rien et on ne calcule plus rien, ne fait que refléter *le ridicule de mon père*. C'est ici même qu'à présent, après sa mort, j'élabore mon complexe de vengeance. Là où je respire, jusqu'au bord de l'inconscience, l'air d'au moins un demi millénaire d'une discipline de travail liée à l'exploitation agricole et forestière, moi je lis Kautski, Babeuf, Turati et consorts. Lui, le père, sait que, pratiquement, j'ai déjà *détourné* tout Hochgobernitz de sa fonction, même si ce n'est que dans ma tête ! et il pressent certainement le *détournement* total, là où il est. Au ciel ? je lis donc au bureau, écrit mon fils, vous entendez ce qu'il écrit, dit le prince, et Moser raconte à qui veut l'entendre : le jeune Saurau *lit* à présent dans le bureau où son père a *travaillé* ! Moser demande encore et toujours au moment propice, écrit mon fils, dit le prince, *ce que je suis ou ne suis pas*, mais toujours il dit que je suis fou, même si je ne l'entends pas, sans cesse je l'entends dire que je suis fou. Ni trop souvent ni trop rarement, dès qu'il est question de moi, à quelque moment et où que ce soit, il prononce le mot « nuisible », et cela en dépit du fait que *Moser* parlant d'un fils raté est nécessairement lamentable, pour la bonne raison que tout en Moser est lamentable. Mais Moser se garde bien de *paraître* lamentable. Je pense : curieusement, Moser, tout lamentable qu'il soit, écrit mon fils, dit le prince, n'est effectivement jamais ridicule à mes yeux parce que sa bassesse est sans aspérité, dénuée de tout élément comique ou tragique. Il m'exaspère et il, est haï par ceux, fort rares, qui ont acquis une certaine connaissance des hommes, et moi-même, écrit mon fils, il me suffit de penser à Moser

pour que mon exaspération se change en haine. Ma propre faiblesse m'exaspère, je hais Moser. Quand un homme tel que Moser surgit au beau milieu d'un travail qui exige la tension *maximale* d'un cerveau, la capacité, grâce à une discipline encore et toujours plus douloureuse, de tirer du néant, de très loin en dessous de l'horizon, si possible tous les éléments d'une unique pensée, alors, par sa seule approche, il détruit ce qui a été péniblement localisé et demande à être *défriché* et *exploré*. Pour peu que Moser s'approche, il détruit ce qu'à recueillir il m'a fallu une pleine matinée et une moitié d'après-midi de lecture, et tout cela n'est définitivement plus rien quand Moser est *là*, écrit mon fils. Par son approche, écrit mon fils, Moser confirma cette assertion, je sentis tout à coup un relâchement cérébral déprimant, j'avais, écrit mon fils, le sentiment croissant que j'étais effectivement perdu, *manifestement*, ma faculté de concentration est déroutée par Moser vers ce qui, à mes yeux, n'a qu'une importance tout à fait secondaire. Plus simplement, je pourrais dire, écrit mon fils, dit le prince, Moser *vient* et ma raison *s'en va*. Cette façon qu'ont les gens ordinaires de se donner de l'importance quand ils marchent m'a frappé chez Moser qui ne se trouvait à présent plus qu'à quelques pas de moi. Chaque pas mosérien est accompli comme s'il était important. L'abrutissement inspire de tels pas, ai-je pensé. Alors que les gens d'intelligence passable marchent simplement, souvent même en toute simplicité, l'homme ordinaire et bas marche en se donnant de l'importance. L'homme d'exception marche avec simplicité, écrit mon fils. Marcher comme les ouvriers, par exemple, c'est marcher en se donnant de l'importance, les paysans, les travailleurs en général se donnent de l'importance en marchant. Mais je compte aussi au nombre de ceux qui marchent en se donnant de l'importance les trois quarts de l'intelligentsia dans son ensemble écrit mon fils. Les journalistes marchent en se donnant de l'importance, les écrivains, les artistes, le corps des fonctionnaires, tous marchent en se donnant de l'importance, mais ceux qui se donnent le plus d'importance en marchant ce sont les nouveaux politiciens ! Des pas tous simples, dit le prince, écrit mon fils, seuls en accomplissent les hommes *indépendants d'esprit*, eux seuls ont une démarche tout à fait simple donc géniale. Mais où donc rencontre-t-on un homme indépendant d'esprit ? le fait est, écrit mon fils, que mon père a eu une démarche *assez* simple sinon toute simple, mon grand-père, lui, n'a accordé aucune importance à sa démarche... Curieusement, la démarche de Moser me rappelle toujours la démarche des forçats... C'est qu'il y a en Moser quelque chose qui évoque tout le monde carcéral à la fois, mais aussi quelque chose de triomphant qui est l'apanage de celui qui détient un secret qu'il est seul à connaître ; souvent déjà, j'ai pensé à la trivialité des conceptions de Moser, à sa bassesse. Au moment où il se tient devant moi, je pense : il ose ! Sans pouvoir aussitôt préciser dans ma tête la nature exacte de *ce* qu'il ose ! Je me dis : tout ce que cet homme peut oser ! Et il veut me serrer la main mais je ne la prends pas. Moser ne s'attend même pas, écrit mon fils, à ce que je le laisse entrer, *jamais* encore je ne l'ai laissé entrer à Gubernitz. Il n'est pas du tout censé connaître l'intérieur de Gubernitz mais il ne serait pas Moser, écrit mon fils, dit le prince,

si l'intérieur du château ne lui était pas connu ! C'est bien là ce qu'il y a *d'inquiétant* avec Moser ! Même si Moser n'était entré que dans l'anti-chambre, j'aurais déjà ressenti cela comme une souillure ineffaçable, la ruse avec laquelle un Moser peut épier un quelconque pauvre diable pour le dénoncer, cette ignoble façon qu'a un Moser de collectionner les indices en toute occasion, ai-je pensé, pour un Moser, tout le monde est susceptible d'être traîné devant le tribunal ou, du moins, discrédité. Moser, écrit mon fils, a reculé d'un pas parce que je ne lui ai pas serré la main, et il écrit, je ne l'ai pas salué du tout. Un Moser est toujours à la recherche de ce qui, chez un tiers, pourrait être interprété comme une tendance criminelle. Le flair avec lequel un Moser décèle le défaut de la cuirasse et l'exploite instinctivement ! Qu'on s'imagine, ai-je pensé, écrit mon fils, une armée de Moser surgissant un peu partout dans le monde et se mettant à exercer leur pouvoir et finissant au bout du compte par exercer réellement le pouvoir ! Moser est frustré par moi de son entrée en matière, écrit mon fils, il est obligé de dire *aussitôt* ce qu'il veut : la récolte. Je n'avais, lui dis-je, écrit mon fils, pas de temps à perdre, il me dérangeait, je travaillais, ne le savait-il donc pas, je travaillais en *lisant*, penché sur la dissertation de Marx, sur *Les jugements sur les rapports entre la physique de Démocrite et d'Epicure*, sur *Les difficultés relatives à l'identité de la philosophie de la nature selon Démocrite et selon Epicure*, et pour la première fois, écrit mon fils, j'adressai effectivement la parole à Moser et lui signifiai que je n'avais pas le temps pour ses suppliques. J'étais étonné, dis-je à Moser, écrit mon fils, de la voir *là*. Après tout, il connaissait ma résolution de laisser *pourrir* la récolte sur pied, ma résolution de laisser dépérir Hochgobernitz, de liquider Hochgobernitz, l'irrévocable décision *d'anéantir* Hochgobernitz !, écrit mon fils, docteur, aussi ne comprenais-je qu'il ne comprît pas ce que je faisais, mais moi, je sais, ce que je fais, écrit mon fils, dit le prince. Et pourtant Moser me propose à présent, qu'on y songe, pour la troisième fois !, de laisser les ouvriers de la commune, en majorité des hommes recrutés à l'asile de vieillards, pénétrer sur les terres hochgobernitziennes, sur *mes terres*, afin de rentrer la récolte. Ils voudraient *récolter* avant que tout soit pourri ! Moser se risqua à dire que la pourriture était *déjà bien avancée* et aussi, mais sans le formuler, que j'étais fou, que je devais bien m'en rendre compte, que j'allais obliger mon père à se *retourner dans sa tombe*, il fallait être fou pour ne pas rentrer la récolte, fou pour abandonner une si *florissante exploitation agricole*. Le fait est, écrit mon fils, docteur, qu'en vouant *l'héritage paternel* à l'abandon et à l'anéantissement, c'est une monstruosité qui se commet ! Le fait est que je suis donc bien le seul, dans toute l'Europe centrale, à vouer à l'abandon trois mille huit cent quarante hectares de terres ! Mais pour le monde mosérien - et tout ce monde communal, ce monde trivialement communautaire est un monde mosérien dans son ensemble, l'Etat un Etat mosérien dans son ensemble ! – c'était déjà une monstruosité de ma part d'avoir, pour une raison parfaitement insondable, vendu tout le bétail, d'avoir vendu *au loin* tous les biens meubles appartenant au domaine de Hochgobernitz, d'avoir chassé tout le monde de la maison, huit jopurs après le suicide du vieux, ils étaient tous dehors !, cela m'apparaît

aujourd'hui comme mon plus grand tour de force ! écrit mon fils, dit le prince. Mon fils écrit : D'avoir pu également expulser les sœurs de mon père de Hochgobertnitz, *toutes, et comment*, c'est exemplaire ! D'avoir réussi à être soudain complètement suel, c'est exemplaire ! Mais, écrit mon fils, chacun a alors encore pu penser que j'allais peut-être continuer à diriger une exploitation *sans bétail ni hommes, complètement automatisée ...* Mais ils se sont bientôt aperçus que je ne dirige *plus d'exploitation d'aucune sorte*, que tout en moi vise à anéantir toute l'exploitation, *tout Hochgobertnitz !* En une seule matinée, j'ai bradé l'ensemble des machines et tracteurs ! Ma monstruosité dépassa leurs forces et ils firent intervenir les tribunaux, les autorités locales et régionales, sans succès ... tout cela me revient en mémoire, écrit mon fils, à l'instant où Moser opère de nouveau avec le mot *récolter*. Voilà, dit Moser, ils voudraient *récolter* avant que tout soit pourri, je ne pouvais quand même pas vouloir sérieusement que tout pourrisse ! Mais Moser sait aussi qu'il n'y a pas de loi pour me prescrire ce que je dois faire ou ne pas faire de mes vastes terres hochgobertniziennes ! Récolter ! Une fois de plus, comme déjà bien souvent, j'entends parler de misère de la commune, de misère du peuple, de misère humaine, de pauvreté, de communauté, de communauté du *peuple*, de lutte contre les nuisibles, etc., écrit mon fils. Mais comment, écrit mon fils, cet homme ose-t-il remettre encore et toujours sur la tapis une affaire qui est liquidée, *Hochgobertnitz est liquidé*. Je me suis livré pleinement et entièrement à ma propre conséquence j'ai dit : *Monsieur Moser, vous me dérangez !* écrit mon fils, un point c'est tout ; je n'ai pas la force de me détourner, d'ignorer Moser. *Il est là ! Moser est là !* Pendant un instant, je vois les chemins d'accès à mes terres, tous barrés, partout il y a des panneaux portant l'inscription : *Entrée interdite*. Le secrétaire communal est tenu, lui aussi, de se plier à cet interdit, car ici, sur mes terres, l'entrée est interdite à tous, à tous et à tout ! Hormis au porteur de journaux ! Je me revois à présent en train de creuser des tranchées dans les voies d'accès, jeter des troncs d'arbres par dessus, dérouler des centaines de mètres de barbelés, écrit mon fils. Mon cher docteur, dit le prince, vous ne trouvez pas cela *inquiétant* ? Naturellement, écrit mon fils, ma façon de procéder doit paraître folle, mais je m'en fiche. J'ai toujours éprouvé du tourment au seul son de la voix de Moser, un homme comme Moser ne renonce pas, il revient à la charge encore et encore et toujours, et toujours sous un autre prétexte, mais aujourd'hui il se montre d'une lourdeur insupportable. Invoque la santé publique ! Ma réalisation, c'est moi, écrit mon fils ! Mais je ne découvre aucune hésitation en moi, il n'y a pour le moment qu'une hésitation mosérienne et je pense : Je ne me souviens pas d'avoir salué Moser une seule fois, et maintenant, écoutez cela, docteur, il écrit : Mon père non plus n'a jamais salué Moser, mais cela n'a pas empêché le secrétaire communal, chaque fois que je l'ai rencontré ou qu'il a rencontré mon père, de s'insinuer le plus traîtreusement du monde en moi ou en mon père, par le truchement d'un salut, afin de nous souiller ! Les Moser s'insinuent en vous et vous voilà infectés jusqu'à la moelle, écrit mon fils. *Agréé*, écrit-il, un tel homme ne l'est jamais, non, un tel homme ne *peut* être agréé. J'entends, écrit mon fils, qu'il a déjà

engagé les gens qu'il lui faut pour récolter sur les terres de Hochgobernitz, et il dit : Naturellement au nom du bourgmestre et au nom de la santé publique ! Tout le monde était convoqué pour le lendemain matin six heures devant la maison municipale, on n'attendait plus que mon autorisation ! Plus que l'autorisation *d'en haut, des hauteurs hochgobernitziennes*, je pense que les hommes attendent toujours une autorisation d'en haut, en provenance de quelque hauteur hochgobernitzienne ! Mais je n'autorise *rien* ! Les outils, les machines étaient fournis par la commune. Le produit, dit encore et encore Moser en me regardant sans me regarder, écrit mon fils, suffirait approximativement à assurer la subsistance de quelques milliers d'hommes pendant un laps de temps qu'on évaluait, sans qu'il fût possible de le délimiter avec certitude, à plus d'une demi année ! Non, dis-je, et Moser dit que la récolte de cette année serait la *meilleure* récolte. Le secrétaire communal s'entend à faire tourner court ses longues phrases parce qu'il sait que ses allusions suffisent déjà à me taper sur les nerfs. *Avant que tout soit pourri*, dit Moser sur un ton pathétique. A plusieurs reprises, je l'entends proférer le concept d'acte charitable, mais je suis sourd à ce concept, il n'y a pas d'acte charitable, dis-je. Un haut salaire horaire a été fixé aux gens qui feront la récolte, dit Moser, mais il ne dit pas à combien s'élève ce haut salaire horaire. Quelle que soit la saison, ai-je pensé, toujours toujours cet homme porte la même capote d'hiver, la même lourde capote d'hiver de médiocre qualité, peu à peu, ai-je pensé, son corps, que j'ai déjà vu tout nu un jour, écrit mon fils, dit le prince, remplit davantage cette capote de guerre. On voit la chair de Moser se boursoufler à craquer sous sa capote de guerre. En même temps que le corps (tout aussi nu) de sa femme, écrit mon fils, j'ai vu une fois le corps de Moser au bord de l'Ache, l'infantilité de son membre est encore présente à ma mémoire, la lamentable conjonction dominicale des époux étendus là, au soleil couchant, à l'écart de l'eau claire, derrière les buissons où ils se croient seuls, livrés à l'hébétude d'une perfide intimité. Il fallait, dit Moser, commencer à récolter sans attendre, sinon *tout* allait pourrir. Peu après, j'entends encore et encore monter de la cour du château le mot *inhumain* ! Encore et encore le mot *inhumain* ! Maintenant, à l'occasion de sa troisième tentative pour *sauver* Hochgobernitz, tandis que je pense *aussi longtemps que j'existerai, on ne récoltera plus rien ici, sur mes terres, j'y veillerai personnellement, je détruirai Hochgobernitz !*, Moser en arrive presque à me lancer à la figure le mot *inhumain*. La masse est atteinte de la folie des grandeurs ! Le mot *inhumain*, que la masse, par la bouche de Moser, clame ici même, dans la cour du château de Hochgobernitz, ce mot me préoccupe pendant un certain temps que, tentant vainement de me replonger dans ma lecture, dans ma science, je remplis en lisant et relisant des phrases que je ne comprends pas. Moser a échoué !, me dis-je, mais moi aussi j'ai échoué, Moser est *en fuite*, mais moi aussi je suis en fuite. Pour aller où ? La défaite de Moser, la défaite de la masse, parbleu, c'est aussi ma propre défaite ! Mais ma défaite est bien plus déprimante que celle d'un Moser, ai-je pensé. Le ressentiment cède la place à une lassitude qui ne mène à rien de ce qui m'importe. Je regarde par la fenêtre, écrit mon fils, et je vois Moser se faufiler entre les murs. Peu

après, je pense : Moser est passé par là, il est parti par là, pour aller où, on ne le sait que trop bien ...*Inhumain* ! Je n'y tenais plus dans le château, et j'enfilai donc mes bottes et je sortis du château et me rendis d'abord sur le mur intérieur puis sur le mur extérieur d'où j'examinai les alentours, en contrebas, à la jumelle, pour me rendre compte dans quelle mesure tout était déjà réellement pourri, écrit mon fils, dit le prince. N'est-ce pas bizarre, dit le prince, une feuille de papier si longue, et je vois chaque mot qui est écrit dessus. Pour moi, ce qui se passera après ma mort a donc cessé d'être une énigme, dit le prince. Pour moi, tout est parfaitement clair ! »

Thomas Bernhard, *Perturbation* (1967), texte français Bernard Kreiss, Éditions Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1989, page 135-149.